

CHAPITRE III.

CHAPITRE GÉNÉRAL DE LA CONGRÉGATION. — DÉVOUEMENT DES SŒURS
PENDANT LE CHOLÉRA DE 1835. — M^{GR} L'ÉVÊQUE DE BARDSTOWN
A SAINT-LAURENT. — LA SŒUR SAINT-MALCH ASSASSINÉE PAR UN
FORÇAT. — SALLES D'ASILE DE L'ENFANCE.

Tandis que le désordre régnait dans la société civile, la Congrégation de la Sagesse se plaisait à faire régner l'ordre et la discipline dans son sein. Elle cherchait à faire comprendre de plus en plus à tous ses membres l'importance de la Règle dont l'observance exacte fait la force et la vie d'une Communauté. C'est dans ce but qu'un Chapitre général fut convoqué pour la fin de 1834. L'ouverture eut lieu le 4 novembre, et la clôture le 1 décembre. On s'occupa de mettre en ordre la Règle, le Règlement particulier et les Constitutions. Il fallait expliquer quelques articles de la Règle qui offraient des difficultés dans la pratique, déclarer non obligatoires quelques autres points, qui paraissaient n'avoir jamais été observés, et faire dans les Constitutions les modifications jugées nécessaires. M^{GR} Soyer, évêque de Luçon, voulut bien assister aux dernières réunions du Chapitre, dont il présida la clôture.

Appuyées sur la Règle, remplies de foi et de charité, confiantes en Dieu qui leur promettait son secours et une éternelle récompense, les Sœurs ne craignaient ni les hommes ni la mort. Dans ce temps-là elles trouvèrent encore occasion de donner des preuves nouvelles

de leur dévouement et de leur courage, que rien ne pouvait affaiblir.

En 1835, le choléra fit de cruels ravages à Toulon, et, dans cette circonstance encore, elles se montrèrent de dignes hospitalières et de courageuses servantes des pauvres et des malades. La Sœur Herman-Joseph, Supérieure de l'hôpital de la marine, se distingua surtout par son énergie et par son zèle. Le Gouvernement voulut lui donner un témoignage de satisfaction, en lui décernant une médaille d'or. Plusieurs Sœurs furent atteintes de la cruelle épidémie ; une seule en mourut.

Dans cette même année, les Communautés de Saint-Laurent eurent le bonheur de posséder, pendant quelque temps, M^{GR} Flaget, le saint évêque de Bardstown. Ce vénérable prélat désirait avoir chez lui des Filles de la Sagesse, pour diriger un établissement de sourdes-muettes. Son coadjuteur, M^{GR} David, avait écrit souvent sur ce sujet à sa cousine, la Sœur Saint-Malo ; mais rien n'avait pu encore être décidé. En 1835, M^{GR} Flaget arriva en France, amenant avec lui une nièce, M^{lle} Eulalie Flaget, qui, depuis plusieurs années, était Religieuse chez les Sœurs de Nazareth ou Lorettaïnes, dont la Congrégation avait été fondée par M^{GR} David. L'évêque de Bardstown se rendit à Saint-Laurent, dès son arrivée en France, et il envoya sa nièce passer quelque temps dans sa famille, en Auvergne. Pendant les quelques jours du mois d'octobre que le vénérable évêque demeura à Saint-Laurent, il édifia les Communautés par sa grande et aimable piété. Il fut question de son établissement de sourdes-muettes ; mais on ne put faire autre chose que d'assurer le digne prélat qu'on éprouverait un véritable bonheur à donner des leçons à M^{lle} Eulalie, afin qu'elle pût elle-même enseigner la méthode à quel-

ques Religieuses de sa Congrégation. Ce qui eut lieu en effet. Cette pieuse demoiselle vint à Saint-Laurent avec deux autres compagnes qui devaient la suivre en Amérique. Elle se rendit avec l'une d'elles à la Chartreuse, pour apprendre la méthode des sourds-muets ; l'autre compagne resta à Saint-Laurent pour prendre des leçons de pharmacie.

Après leur retour en Amérique, au mois d'août 1839, elles purent s'occuper d'une maison de sourdes-muettes, comme le désirait si ardemment M^{sr} Flaget.

Rien d'intéressant, de gracieux, de tendre et de pieux comme les lettres que M^{sr} Flaget écrivait à Saint-Laurent, après son départ, et que l'on conserve soigneusement à la Communauté. Le 16 novembre, il écrivait de Nantes à la Supérieure générale de la Sagesse :

« Madame,

« Lorsque votre lettre est arrivée à l'évêché de Nantes, j'étais au séminaire de cette ville, pour m'y préparer à célébrer, le lendemain, jour de saint Charles, l'anniversaire de mon sacre, qui eut lieu à pareil jour, en 1810, et dimanche dernier, octave des Saints, je célébrais le jour de ma naissance, qui eut lieu en 1763 : ce qui me donne un total bien net de 72 ans, dont 43 ont été employés dans les missions de l'Amérique, 18 comme prêtre et 25 comme évêque. O mon Dieu ! quelle longue carrière ai-je parcourue ! Quelles scènes inouïes jusqu'alors n'ont pas eu lieu sur notre globe, pendant tout ce temps-là ! Comme elles étaient marquées au coin de l'impiété, de l'immoralité et d'une fureur infernale ! Comme elles étaient toujours suivies de haine, de sang et de carnage ! O mon Dieu ! les cheveux me dressent sur la tête, lors-

que le tableau de toutes ces horreurs se présente à mon imagination. Oui, il s'est passé plus d'événements désastreux pendant ces 72 années, que pendant les dix siècles qui les ont précédées.

« Oh ! que ma vie a été longue ! Mais a-t-elle été sainte ? Voilà le point inquiétant ; car l'on n'est pas saint, parce que l'on a beaucoup couru et beaucoup travaillé, ou parce que de tous côtés on vous donne le beau nom de vrai Missionnaire, d'homme apostolique, mais seulement lorsque l'on fait des choses saintes, et qu'on les fait uniquement pour la gloire de Dieu. »

Dans cette même lettre, où il est question de sa nièce, qui n'était pas encore arrivée à Saint-Laurent, où on la désirait, il ajoutait : « Si elle peut obtenir le consentement de sa mère, j'aurai l'indicible plaisir de voir encore le petit paradis terrestre de Saint-Laurent, non pas assurément pour me mesurer de nouveau avec les Pères Missionnaires et les Dames de la Sagesse, en fait d'urbanité, de politesse, d'amabilité, de générosité, etc., etc., etc... Oh ! la partie est trop forte pour un pauvre Auvergnat, qui a passé la plus grande partie de sa vie dans les forêts. Ce sera bien assez pour moi de pouvoir saisir le bon esprit de ces deux Communautés, de les admirer, et surtout de les imiter. » Ce vénérable évêque, si humble, si reconnaissant, si délicat, si saint, terminait sa lettre en conjurant les Pères et les Sœurs de prier pour le *pauvre évêque des bois*.

Au commencement de l'hiver de 1836, M^{sr} Flaget était aux pieds de Grégoire XVI, pour traiter des intérêts de son diocèse. Il reçut à Rome trois ou quatre lettres de Saint-Laurent. Il apprit que sa nièce, avant d'aller s'instruire à la Chartreuse, avait séjourné à la Maison-Mère des Filles de la Sagesse, et qu'elle y avait

reçu, à son tour, le plus bienveillant accueil. Il apprit aussi que le Père Deshayes lui avait adjoint une nouvelle compagne, et qu'on avait envoyé à la Chartreuse la Sœur la plus expérimentée dans l'éducation des sourdes-muettes, quoique cette Sœur eût été malade et qu'elle fût encore en convalescence.

Accablé et comme étourdi par tant de bienfaits, le vénérable évêque écrivait de Rome à la Supérieure générale, en date du 24 novembre 1836 : « J'ai reçu presque en même temps trois ou quatre lettres de Saint-Laurent, qui ont fait travailler ma tête et mon cœur de telle manière que je ne sais, en toute vérité, ni à qui écrire, ni par où commencer, et encore moins par où finir. Dans cette difficile, mais bien douce position, je vais, Madame, vous dire bonnement et simplement tout ce qui me viendra à l'esprit, et vous voudrez bien être mon interprète, avec plein pouvoir pour paraphraser, auprès du bien bon et bien cher P. Deshayes, de Mesdames vos Sœurs et de ma nièce Eulalie.

« Cette dernière bénit le ciel d'avoir vu la Communauté de Saint-Laurent, et d'y avoir passé plusieurs semaines. Jamais, dit-elle, je n'oublierai les exemples dont j'ai été témoin, et mon cœur, jusqu'au dernier soupir, aimera et chérira les Dames de la Sagesse qui m'ont comblée d'amitié et m'ont traitée comme leur fille unique, en me donnant, en même temps, l'exemple de toutes les vertus. Oh ! mon cher oncle, ajoute-t-elle, que je vous ai d'obligation de m'avoir introduite dans une Communauté si régulière, si industrielle et si édifiante ! Tels sont à peu près les termes dont s'est servi ma chère Eulalie ; et, quoiqu'elle ne m'ait rien appris de nouveau, j'ai été cependant très-content que son expérience au milieu de vous ait eu le même résultat que la mienne.

« Le bon P. Deshayes fait tout au monde pour me faire oublier toutes les bontés qu'il eut pour moi, tout le temps que j'ai eu le bonheur de passer à Saint-Laurent ; car, selon lui, ce n'est pas assez que ma nièce et M^{lle} Bernier soient bien instruites dans l'art d'enseigner les sourds-muets, il en joint une troisième pour la même fin. Encore, dit-il, pour faire un établissement de ce genre, solide et durable, il en faut au moins quatre. Je sens parfaitement le prix de toutes ces faveurs. Votre charité et celle du R. P. Deshayes, accompagnées de tant de délicatesse, me remplissent d'admiration. Mais, mon Dieu ! comment voulez-vous qu'un pauvre évêque, qui a passé la plus grande partie de sa vie dans les bois, puisse, je ne dis pas vous rendre la pareille, mais trouver des termes pour exprimer tout ce qui se passe dans son cœur ? Je laisse donc à Dieu le soin de faire honneur à mes énormes dettes à votre égard, et je le prierai et le ferai prier, avec tant de ferveur et de persévérance, que j'espère que je ne mourrai pas insolvable. J'ai tout lieu de croire que le bienheureux personnage, votre Fondateur et Père (le vénérable de Montfort), est celui qui, du haut du ciel, vous apprend à tous à dire et à faire ce qu'il a dit et fait lui-même, lorsqu'il était sur la terre. Je l'en remercie de tout mon cœur, et, pour lui en témoigner ma reconnaissance, je vais m'occuper, d'après les désirs du P. Deshayes, du procès de sa Béatification. »

Ce saint évêque s'occupa en effet de cette grande affaire, pendant qu'il était à Rome. Il revint ensuite en France, et se mit à parcourir plusieurs villes, afin de recueillir quelques secours pour son diocèse. Avant son départ pour l'Amérique, il écrivit au R. P. Deshayes une

lettre encore toute pleine de sentiments d'affection et de reconnaissance.

Cependant les Filles de la Sagesse continuaient à faire le bien, sans attendre d'autre récompense que celle promise par le souverain Juge à ceux auxquels il pourra dire un jour : « J'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger ; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire ; j'étais étranger, et vous m'avez recueilli ; j'étais nu, et vous m'avez revêtu ; j'étais malade, et vous m'avez visité ; j'étais en prison, et vous êtes venus vers moi. » (Saint MATTH. ch. 25.) Sans rechercher la reconnaissance des hommes, il faut avouer qu'elles l'ont rencontrée le plus souvent. Néanmoins elles se sont trouvées aussi en face d'hommes ingrats et même cruels, qui leur ont rendu le mal pour le bien, comme il est arrivé à l'hôpital de la marine de Brest, dans les circonstances les plus pénibles. C'était le 4 mars 1838.

A cette époque, un bon nombre de forçats remplissaient différents emplois sous la direction des Religieuses. La Sœur Saint-Malch, qui, depuis 14 ans, était chargée de la cuisine, en avait plusieurs sous sa main. L'un d'eux, nommé Joseph Baudelet, s'était fait renvoyer plusieurs fois au bagne, pour avoir mécontenté la Sœur dans le service ; mais, comme il était bon cuisinier, la Sœur avait obtenu sa grâce et l'avait fait rentrer à l'hôpital. Cet homme conservait dans son cœur un désir de vengeance, que toutes les bontés de l'excellente Fille de la Sagesse ne purent étouffer, de sorte qu'il ne cherchait que l'occasion d'assouvir sa rage contre elle. Cette occasion ne tarda pas à se présenter.

Un jour que la Sœur Saint-Malch était sortie pour acheter des pommes de terre, elle rentra à 5 h. et demie du soir. Prenant quatre condamnés, au nombre desquels

était Baudelet, elle fit monter les pommes de terre au grenier. En descendant, le malheureux, se voyant seul avec la Sœur, saisit un énorme couteau de cuisine, qu'il avait eu soin d'aiguiser dans la matinée, et d'un seul coup lui abat la tête. L'assassin fut condamné à mort.

La Sœur Saint-Malch était un modèle de toutes les vertus religieuses ; elle remplissait son emploi important et difficile avec le plus grand zèle et la plus grande intelligence.

La Mère de la Résurrection, dont nous dirons quelques mots à l'époque de sa mort, terminait, en 1839, les années de son généralat. Elle fut remplacée dans sa charge par la Mère Saint-Flavien, qui se montra digne à tous égards de la confiance que lui témoignaient ses Sœurs, en l'appelant à occuper la première place de la Congrégation. A mesure que cette admirable Congrégation prenait de plus amples développements, que ses établissements, comme son personnel, devenaient plus nombreux, que ses œuvres se multipliaient et acquéraient une plus grande importance, la charge de Supérieure devenait plus lourde et plus difficile à porter ; mais Dieu était toujours là, pour aider de ses lumières et de ses grâces celle qu'il choisissait lui-même pour gouverner une Communauté religieuse qui sans doute lui a toujours été bien chère.

Avant la Révolution, les œuvres auxquelles s'adonnaient les Filles de la Sagesse étaient bien loin d'être aussi variées qu'elles le sont devenues depuis. Elles se bornaient uniquement aux soins des malades, dans les hôpitaux, à l'instruction des petites filles, à la visite et au soulagement des pauvres et des malades dans les villes et dans les campagnes. Aujourd'hui, outre les hôpitaux civils, maritimes et militaires, les petites écoles d'autrefois et la visite des pauvres et des malades, elles dirigent

avec succès un grand nombre de pensionnats, d'écoles normales, d'institutions de sourdes-muettes et d'aveugles, d'asiles de l'enfance, de crèches, d'ouvriers ou d'orphelinats, d'asiles publics d'aliénés, de maisons centrales et d'arrêt, de maisons de retraites spirituelles. Parmi ces œuvres, il en est trois sur lesquelles nous croyons devoir nous arrêter un instant : nous voulons parler des asiles de l'enfance, des institutions de sourdes-muettes et des maisons centrales. C'est pendant que le Père Deshayes était à la tête de la Congrégation, que les Filles de la Sagesse commencèrent à se charger de quelques asiles de l'enfance, qu'elles donnèrent un si grand développement à l'œuvre des sourdes-muettes, et qu'elles prirent la direction des maisons centrales de Cadillac et de Clermont-sur-Oise.

Les salles d'asile pour l'enfance, établies en Angleterre vers l'année 1824, n'ont guère été connues en France que vers 1834. Maintenant, elles y sont naturalisées et aussi répandues qu'en Ecosse, en Allemagne et en Suisse.

De tous côtés on demandait aux Filles de la Sagesse d'ouvrir des salles d'asile, pour y recevoir les plus petits enfants qui ne pouvaient suivre les écoles ordinaires, et qui avaient besoin de soins particuliers. Les Sœurs, pressées par des demandes répétées, voulurent faire un essai dans les établissements qu'elles occupaient déjà, comme à Fougères, à Cholet, à Angoulême, aux Sables d'Olonne. L'essai réussit admirablement, et l'on ne balança plus à prendre une détermination favorable. La raison principale qui décida la Congrégation à accepter des salles d'asile, c'était la crainte de voir une multitude de petits enfants passer entre les mains de personnes séculières, qui pouvaient empoisonner de jeunes cœurs par une doctrine pernicieuse ; on savait que c'était là le

but des méchants. Puis, en sortant de ces salles d'asile, les enfants seraient entrés naturellement dans les écoles tenues également par les séculiers, et auraient été arrachés de la sorte à l'influence de la religion. La religion devait tout entreprendre pour empêcher l'éducation de l'enfance d'être empoisonnée dans sa source.

Une méthode d'enseignement pour les salles d'asile, composée par M. Cochin, était patronnée par le Gouvernement ; elle ne pouvait être acceptée par les Religieuses. Les Sœurs de la Charité refusèrent de s'en servir ; les Filles de la Sagesse firent de même. Le P. Dalin, Supérieur du séminaire des Sables, fut prié de vouloir bien s'occuper d'une méthode. Il se livra à ce travail avec ardeur, et il était difficile de faire mieux pour le moment. Avec cette méthode, on parvint bientôt à faire fonctionner une salle d'asile d'une manière utile et agréable. Il fallait sans doute attendre encore les leçons de l'expérience. Les choses se sont perfectionnées avec le temps, et l'on peut dire que les salles d'asile des Filles de la Sagesse sont vraiment des modèles dans le genre. On ne peut s'empêcher d'admirer la propreté, la bonne tenue, la politesse, le savoir-faire et même l'instruction variée de ces milliers de petits enfants, auxquels les Sœurs savent surtout si bien inspirer des sentiments de piété envers Dieu, la bonne Vierge, les anges et les saints, d'affection et de docilité envers leurs parents, de respect envers tout le monde.

Les Filles de la Sagesse, ainsi que les autres Religieuses, ont parfaitement compris ce que c'est qu'une salle d'asile. Ce n'est point une simple école d'épellation, de chant, de gymnastique ; c'est l'école du bien dans la plus pure acception du mot ; c'est une sorte de sanctuaire, où de petits anges apprennent à connaître Dieu, à l'aimer, à

le servir, à le prier, à bénir son nom, à aimer et prier l'auguste Mère du Sauveur; c'est comme un parterre charmant et varié, où, cultivées par des mains habiles, épanouissent à l'envi toutes les vertus fraîches et naïves qui font de l'enfant chrétien, non pas le chef-d'œuvre de la nature (la nature seule ne produit pas de ces merveilles), mais le chef-d'œuvre de la grâce. Les salles d'asile ne sont pas non plus des écoles primaires, mais des lieux où l'on reçoit les petits enfants qui ne peuvent pas encore fréquenter les écoles, et où on les prépare à y entrer, quand ils auront atteint un âge convenable.

CHAPITRE IV.

ŒUVRE DES SOURDES-MUETTES ET DES JEUNES AVEUGLES.

La religion, qui a des remèdes pour tous les maux, ne pouvait manquer de venir au secours de ses enfants les plus malheureux, les sourds-muets et les aveugles. Les autres misères ne sont pas ordinairement de toute la vie; mais le sourd-muet et l'aveugle le sont toujours, et la surdité, le mutisme et la cécité ne mettent point à l'abri de toutes les autres misères et de toutes les autres infirmités.

L'œuvre des sourds-muets est une œuvre éminemment religieuse. C'est un Religieux espagnol, Pierre de Pons, bénédictin du Couvent de San-Salvador de Ona, qui, par son zèle ingénieux, et sans doute aussi avec une grande effusion des lumières célestes, fut le premier inventeur de la méthode d'instruction pour les sourds-muets. Cette méthode a été perfectionnée par des prêtres, les abbés de l'Épée, Sicard, Laveau et quelques autres. Ce sont des Religieux et des Religieuses qui se sont livrés avec plus de zèle, et j'ose dire d'intelligence, à ce genre d'instruction. On sait que le P. Deshayes s'occupait avec un soin tout particulier de cette œuvre admirable. Ce n'est même que d'après ses réflexions que l'on commença l'instruction des sourds-muets par l'enseignement de la religion. Quoique ce bon Père n'eût jamais étudié l'art d'instruire les sourds-muets, son cœur lui avait révélé qu'il y avait encore de grandes améliorations à faire. Il osa lutter, un